

Intime témoin

Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement de Paul Chamberland, VLB éditeur, « Le soi et l'autre », 283 p.

Jonathan Lamy

Number 199, November–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, J. (2004). Intime témoin / *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement* de Paul Chamberland, VLB éditeur, « Le soi et l'autre », 283 p. *Spirale*, (199), 53–54.

INTIME TÉMOIN

mise en relief de la singularité. » Il explique que la même bouteille de *Coca-Cola* remplit diverses fonctions à travers le monde, endossant tant les connotations à caractère culturel qu'individuel. Certes, mais il n'en reste pas moins que concrètement, tous procèdent à la déglutition d'un même produit et que cette différence de connotation est toute virtuelle.

L'hygiène du « Globalien »

Le « Globalien », dans le roman de Rufin, est obsédé par ce que Bayart nomme « *les techniques globales du corps* », ce terme comprenant aussi bien les cosmétiques, les vêtements, les accessoires liés à la sexualité que les techniques sexuelles en elles-mêmes, mais aussi, ce dont Bayart, contrairement à Rufin, a étrangement omis de traiter, la chirurgie esthétique. Ainsi explique-t-il que la globalisation s'est propagée, à l'époque coloniale, par la diffusion de vêtements, de savon, de l'hygiène personnelle et de la médecine parce que, aussi profond soit-il, le clivage socioculturel qui oppose un peuple à un autre ne peut aller au-delà de la dimension corporelle. Encore aujourd'hui, les cosmétiques jouent un rôle prépondérant dans la mondialisation et l'on n'a qu'à songer au succès de *l'Oréal* à travers le monde pour s'en convaincre. Il est à noter que, dans le *Retour sur le meilleur des mondes*, Huxley traitait en d'autres mots des « *techniques globales du corps* », en prenant pour exemple... les cosmétiques : « *l'émulsion que les propagandistes ont si habilement associée, au moyen de symboles trompeurs, à un désir féminin profond et quasi universel.* »

La solution que propose Bayart s'adresse plus aux chercheurs et aux politologues des « *global studies* » qu'au citoyen responsable, car cette solution, c'est l'attente. Ce qu'il veut communiquer, c'est que la globalisation, dont on s'inquiète de plus en plus, est en marche depuis « *le moment impérial* », et que le chercheur devrait attendre avant de crier à la mort de l'État ou à la révolution. Quant à Rufin, bien qu'il se défende de proposer une solution, il en suggère officieusement une. En faisant du *Walden ou la vie dans les bois* de Thoreau un leitmotiv dans son roman, et en expulsant son protagoniste dans les non-zones où il se sent libre et heureux, Rufin insinue que tout le fard de la société, toutes « *les techniques globales du corps* », ne concourent pas nécessairement au bonheur et que ce dernier peut se trouver dans le plus grand dénuement. Dans *Globalia*, l'entreprise privée est un appareil non moins redoutable de gouvernementalité, dans sa dimension coercitive, que l'État. Ainsi, le roman oppose au paroxysme d'institutionnalisation de sa société imaginaire la devise de Thoreau : « *Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins.* »

JULIEN BRAULT

UNE POLITIQUE DE LA DOULEUR. POUR RÉSISTER À NOTRE ANÉANTISSEMENT de Paul Chamberland

VLB éditeur, « Le soi et l'autre », 283 p.

« L'ÉPREUVE est d'abord celle d'un entier mutisme. » Ce qui vient au commencement n'est pas l'angoisse de la page blanche, mais un néant mordant, sur lequel vacille le poids de l'impensé et des ratures. Toute phrase, comme trace témoignant de la double expérience de la pensée et de l'écriture, naît d'un arrachement, d'une extraction douloureuse. Ce que Paul Chamberland nous donne à lire dans son dernier essai procède du fragmentaire en ce sens que, même si le fil du livre est — dans la mesure du possible — suivi, il menace constamment de rompre ou de s'interrompre, de frapper le mur de l'indicible. « *Avant ce qui suit, des pages et des pages ont été raturées* », énonce-t-il d'emblée. Il y a là une exigence rigoureuse, un aveu de fragilité, une rare et lumineuse humilité.

Car écrire, aujourd'hui, fait mal. Chaque mot se paye par le risque de tomber dans les abîmes de silence que l'on frôle, d'être piégé, ravalé, que le souffle soit coupé net. « *Persister à écrire, dans ces conditions, c'est consentir à tourner en boucle dans l'écrit en en faisant le lieu d'une épreuve radicale du réel.* » Sans cesse le sujet fait face à la possibilité de ne plus savoir que « *bégayer seulement, bégayer, toutoutoujours/bégayer* », comme le balbutie Paul Celan. Pourtant, en dépit de l'ombre des hoquets et du vertige qui plane sur l'acte scripturaire, quelque chose qui tient de l'urgence et de la nécessité — au sens où l'entendait Paul-Émile Borduas en clamant : « *Place aux nécessités!* » — pousse à écrire, à consentir à écrire. Malgré le « *sentiment de la fin* » qui le dévore, le sujet sait et sent qu'il ne pourrait pas ne pas écrire, ni écrire autrement.

« D'où ça parle, d'où ça écrit ? »

La question de l'énonciation, pour Paul Chamberland, se pose de manière cruciale. Dans la lettre adressée « à un ami lointain » qui ouvre son recueil *Au seuil d'une autre terre*, il notait, poursuivant à sa manière la distinction établie par Benveniste et reprise par Lacan entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation : « *Je ne suis pas le propriétaire de ma pensée, mais je ne prends pas ma dictée d'une baudruche autiste. S'il y a dictée, elle me vient de toi, bien que l'énoncé reste à ma charge.* » La provenance des mots écrits sème le doute : ils sont, peut-être, dictés. Si l'idée de la dictée est assez présente en poésie — c'est Rimbaud avec son archet, Léo

Ferré avec son magnétophone, ou encore Roberto Juarroz qui se questionne : « *Qui est donc au-dedans, en plus de moi? Ou peut-être n'y suis-je pas, / peut-être ai-je laissé la place pour qu'un autre me dicte?* » —, il en va, d'ordinaire, autrement dans l'essai. Bien qu'il puisse recourir au lyrisme, le « je » de l'essai, depuis Montaigne qui écrivait « *Je suis moi-même la matière de mon livre* », ne se pose pas comme étant un autre, tel que la formule féconde de Rimbaud le cristallise.

Or, chez Chamberland, le « je » de l'essai, comme le « je » du poème, n'est pas un sujet qui note ses épanchements émotifs ou idéologiques, mais plutôt une subjectivité qui tente, en en assumant l'énoncé, de rendre compte d'une voix, qui n'est pas la sienne et dont l'énonciation se trame au plus intime. Le dialogue qui fonde l'écriture a lieu d'« un sujet énonciateur irrepérable » à « une irréductible singularité ». Entre ces deux instances, une écoute, l'écoute « *d'où ça parle, d'où ça écrit* » et dont l'écho joue « *la mise en scène de l'écriture et de l'écrit* ». L'écriture essayistique consiste ici à rendre cette expérience de l'ordre de la sensibilité et de la singularité. En cela, elle est un témoignage, non pas d'un vécu, mais d'un travail, d'un cheminement de la pensée, parfois titubant — comment ne le serait-il pas? —, qui s'emploie à traverser le chaos et l'impensé, à aller au-delà de l'inhumain et de « *l'autisme social* » pour rejoindre et faire résonner la force qui réside dans la faiblesse de chaque être humain. Le témoignage est porté vers l'autre et traversé par lui : « *Comment m'y prendre pour tourner l'expression de la pensée en une adresse à l'autre? Qui rejoindre en moi, qui rejoindre en vous pour dire comment nous affecte le cours du monde?* »

Les mots d'un seul

Les menaces, réelles et terribles, contre lesquelles Paul Chamberland lutte de toutes ses forces et de toutes ses faiblesses, sont celles de la désespérance, de la déshumanisation et de l'anéantissement de toute vie sur Terre. Ce qu'il pourfend : l'autisme social, « *le déni de la faiblesse* » et « *la politique de la colère et de la haine* » qui motive meurtres et mensonges. Cela nous concerne tous, en dépit du déni généralisé, de l'indifférence crasse. Ces ombres, qui pèsent sur nous et nous transpercent, ne peuvent être décrites et décriées que par le biais du

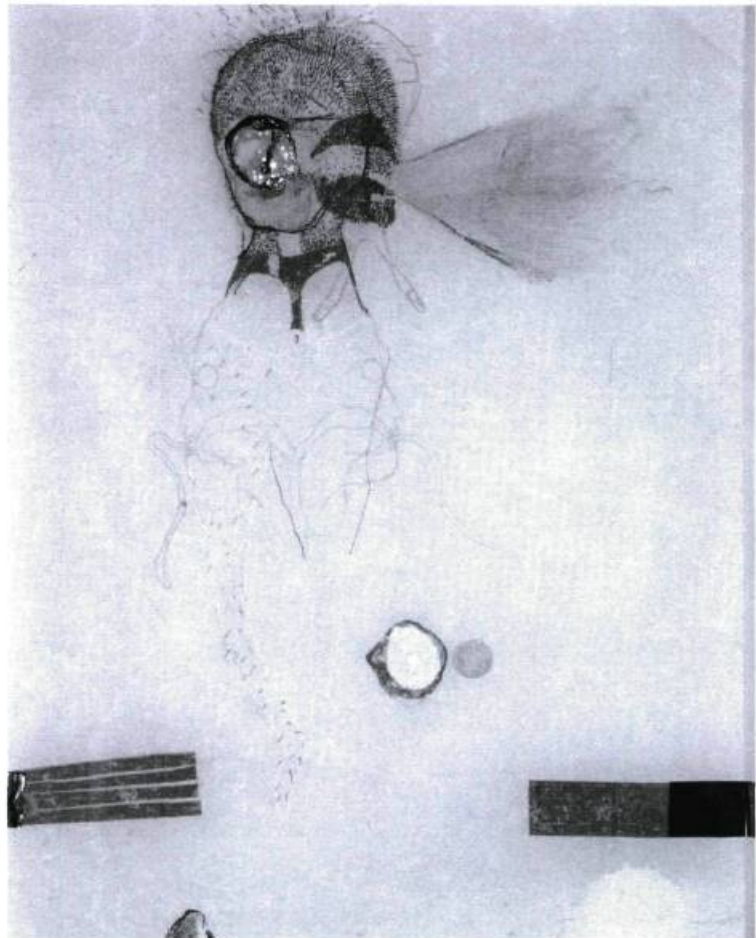
témoignage, avec la signification et la portée que lui octroie Chamberland. Par les mots d'un seul, se laisse « *s'entendre au plus intime la voix du sinistré, de l'homme nu que nous sommes tous* ». Le témoignage redonne une parole reçue et n'appartenant pas au sujet — tirailé par ce courant qui le pousse vers la parole, et cet autre, vers le mutisme — qui l'énonce dans le vif de l'urgence. Car urgence il y a.

Pour Paul Chamberland, « *le sort du monde ne se joue pas ailleurs qu'au plus intime de chaque être humain* », et bien qu'il touche six milliards de personnes, il ne peut être dit que par un seul à la fois, dans la singularité de l'expérience qu'il éprouve. La subjectivité de ce cri de paix pourrait le faire passer, aux yeux des adeptes de fanatisme objectif ou de technoscientisme, pour faux et dérisoire. L'énoncé « *tous les hommes sont des désespérés* » ainsi que la menace d'une chute dans la sous-humanité sont proprement invérifiables, mais néanmoins réels, et vrais. Il ne s'agit pas d'une fiction élaborée par un halluciné, d'une poésie ou du journal intime d'un fou, mais bien de « *CE QUI ARRIVE* ». On peut ne pas le reconnaître, on peut ne rien faire, mais on peut aussi l'écrire, avec l'embarras et la nausée que cela implique, encourageant le risque de ne pas être cru.

Une politique de la douleur nous rappelle à notre humanité, à notre nudité, et convie les vivants à « *reconnaître comme un fait indubitable leur propre faiblesse* », qui est la condition première pour mettre en branle, en chacun, cette politique. L'amour, la compassion et l'empathie ne sont certes pas étrangers à ce projet éthique, mais ce serait montrer du déni, de l'aveuglement ou un optimisme béat que d'éclipser le profond désarroi qui les accompagne dans notre relation à l'autre. « *Considérer d'un seul regard l'ampleur démesurée des catastrophes écologiques et la tyrannie mondiale des grands prédateurs ne peut pas faire autrement qu'entretenir un insurmontable sentiment de désespoir.* » Prendre le courage d'en témoigner plonge le sujet, à contre-courant des discours et des idées reçus, dans l'inconnu d'où émerge la résistance.

Résister depuis l'inconnu

Avec la clameur qui dicte et guide le fil de l'essai, apparaît l'image d'une communauté planétaire régie par le respect et la dignité. Cette utopie — type d'élaboration nécessaire tant la conjoncture actuelle demande un contrepoids radical — fait office d'étoile polaire; elle est ce qui brille dans le noir où l'on avance à tâtons, elle permet de s'accrocher à un fragile mais tenace espoir, d'entrevoir le « *seuil d'une autre terre* ». De la faiblesse, au cœur de la faiblesse, naît une force qui



Patrice Duchesne, *Ciment érotique pour un corps démembré*, 2003, crayon, encre, carbone, plastique, huile et vernis sur papier Ingres, 32,5 × 25 cm. Photo : Alain Dumas

permet de « *résister à notre anéantissement* ». De la même manière, un espoir réside dans le désarroi le plus sombre. Il y git, chez ceux qui ont encore suffisamment d'humanité pour le puiser, afin de désamorcer, de désarmer, en l'intimité de chaque être, cet « *assaut contre les vivants* ». Pour ce faire, « *La politique de la douleur n'est pas une solution mais ce sans quoi toutes solutions seraient sans effet* ».

La posture éthique soutenue par Paul Chamberland sous-entend une valeur primordiale, mais qui, trop souvent et chez trop de gens, n'habite plus la conscience, soit celle de ne jamais humilier personne, de ne poser aucun geste qui puisse porter préjudice à quiconque. Cela pourrait paraître élémentaire, comme allant de soi dans notre bon monde judéo-chrétien, mais à y regarder, ne serait-ce qu'un peu, de plus près, force est de constater que ce n'est pas là une exigence, minimale, à laquelle

est soumise la conduite de tout un chacun. Il y a, face à cette éventualité, tout comme face à l'imminence de notre propre mort, une vague de dénégation puissante. À ceux qui souffrent d'autisme social (maladie consistant à ne pas reconnaître l'existence, la singularité et la dignité de l'autre), il ne vient jamais, ou très rarement, à l'esprit qu'ils puissent humilier autrui. Ce faisant, ils bafouent un des plus évidents constats de la psychanalyse, selon lequel « *il y a de l'autre* », et entrent en collision avec ce que dénonce également Baudrillard en appelant à « *la résurgence violente de l'altérité* ». De manière précaire certes, mais nécessaire, il importe de résister à la haine et à la colère en lui opposant ce qu'il y a, vibrant en chacun de nous, de plus faible et mortel, de plus douloureux, de plus humain.

JONATHAN LAMY